

HARADA Maha

LA TOILE DU PARADIS

Roman traduit du japonais
par Claude Michel-Lesne



*Éditions
Philippe Picquier*



En couverture : Rousseau, Henri (1844-1910), *Le Rêve*, 1910 © 2018, The Museum of Modern Art/Photo Scala, Florence

Titre original : *Rakuen no canvas*

© 2014, Maha Harada

Edition française publiée avec l'autorisation de Shinchosha Publishing Co., Ltd., par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1341-1

Qui était Rousseau? Je ne le savais pas alors, mais ça n'avait pas d'importance, puisque c'était un banquet, que tout le monde devait y aller, et que nous étions invitées.

Gertrude Stein,
Autobiographie d'Alice Toklas.

LA BOÎTE DE PANDORE
(Kurashiki, 2000)

Il émane de ce tableau une atmosphère nimbée de bleu pâle.

Trois figures s'étendent à sa surface – un Pégase prêt à s'envoler, toutes ailes déployées, une femme dévêtue lançant une liane au cou de la créature, et un jeune garçon, lui aussi nu, occupé à cueillir des fleurs aux pieds de la dame. Chacune de ces enveloppes physiques paraît d'une blanche transparence, comme si les trois corps avaient été imprégnés de poudre. Ces petits grains, en réfléchissant la lumière, semblent flotter dans tout l'espace du tableau. Si bleu, si blanc, si éblouissant.

Derrière Pégase, on aperçoit la ligne d'une montagne se découper du décor. Mais nulle trace de vie frémissante. Au lieu de déborder d'une joie spontanée, la forêt printanière demeure plongée dans le silence. Se pourrait-il alors que ce tableau ne représente pas le monde réel, mais un paradis céleste? A moins... qu'il ne fige avec exactitude le paysage dont le peintre aurait rêvé?

Il arrivait souvent à Hayakawa Orié de s'attarder devant cette toile. Non que sa fonction d'agent de surveillance lui laissât la liberté de scruter le périmètre d'un seul tableau dans tout le musée. Il lui fallait au contraire changer de poste à heures fixes, promener de

toutes parts son regard. Mais cette œuvre lui plaisait tout particulièrement, ces derniers temps, et c'était sans lassitude qu'elle venait jour après jour la contempler. Tandis qu'elle regardait le tableau, des sons parvenaient peu à peu à ses oreilles : le hennissement du cheval blanc, le bruissement de ses ailes battant l'air. C'est alors qu'elle la ressentait – cette légère brise printanière soulevée par la créature.

Ce grand format réalisé en 1866 par Pierre Puvis de Chavannes excédait largement les deux mètres de hauteur. Il faisait partie d'un ensemble de quatre peintures que l'artiste aurait spécialement exécuté pour décorer, dit-on, l'hôtel particulier de la sculptrice Claude Vignon. Même si elle avait secrètement envie de savoir à quoi pouvaient ressembler les trois autres panneaux, Orié s'était toujours abstenue de se renseigner à ce sujet. Dieu sait où de telles recherches auraient bien pu la mener. Elle ne le savait que trop bien : se mettre à enquêter sur un tableau qui l'intéressait revenait à rouvrir cette « boîte de Pandore » qu'elle avait gardée hermétiquement scellée pendant plus de quinze ans.

N'est-ce pourtant pas aujourd'hui qu'en quarante-trois années d'existence, je me trouve enfin au plus près des œuvres d'art, à les regarder dans les yeux, à entendre leur voix ? Oui, c'est bien possible...

Le bruit d'une série de pas rapides se rapprocha et Orié déplaça son regard absorbé par la peinture vers la sortie de la galerie. Mukaida Ayaka, sa collègue, se dirigeait vers elle, le sourire aux lèvres. C'était l'heure de la relève.

Ayaka et Orié échangèrent un regard, mais pas un mot. Puis la première prit la place de la seconde près du tableau de Chavannes. Même si elles s'entendaient

bien en salle de repos, où il leur arrivait de bavarder joyeusement, aucune conversation dépassant le cadre du strict minimum ne leur était permise dans l'enceinte d'exposition. Lèvres jointes, Orié traversa vivement la salle et franchit le corridor en direction de la salle voisine. Là, elle aperçut au coin de la pièce un visage qui réprimait un bâillement – le visage de Momosaki Yuriko. Cela faisait deux mois que Yuriko travaillait à temps partiel au musée. Initialement toute à la joie de « pouvoir admirer chaque jour ses tableaux favoris », il ne lui avait pas fallu plus d'une semaine pour s'en lasser tout à fait et se plaindre de la longueur de ses journées dès qu'elle rencontrait Orié en salle du personnel. Comme ce travail devait être ennuyeux pour une jeune femme de vingt-trois, vingt-quatre ans...

Le temps, coulant impétueusement dans un espace clos. Et de 10 heures du matin à 5 heures du soir, aucun moyen de prendre la fuite. Pas la moindre distraction, pas la moindre variation, pas le moindre incident – rien n'advenait, ni ne devait advenir. A intervalles réguliers, les huit surveillants du musée glissaient en silence d'une salle à l'autre. Brassant toutes les soixante minutes l'air sédimenté, sans un bruit, de la première à la dixième salle, comme des boules de billard.

Rejoignant dans un claquement de pas le poste qu'elle tenait, Orié se retourna sur l'espace de la salle.

Eh bien, me voilà partie pour une heure de face-à-face avec une icône d'El Greco...

Un majestueux éclat irradiait la surface verticale du tableau. Scène d'angelots blonds descendant du ciel en tourbillonnant; de lumière céleste éblouissante, frappant tel l'éclair. « Le Seigneur est avec toi, bienheureuse », disait l'ange Gabriel. Marie frissonnait

à ces paroles; ses beaux traits contractés; sa posture néanmoins digne, comme si elle avait patiemment attendu cet instant. Combien de fois, de centaines de fois Orié avait-elle longuement observé ce visage? Combien d'heures, combien de centaines d'heures avait-elle consommées devant cette rêverie de conception virginale?

Pour connaître un peintre, il faut regarder ses tableaux. Se tenir devant eux des dizaines, des centaines d'heures. En ce sens, je crois bien que personne ne peut passer davantage de temps devant une peinture qu'un collectionneur. Conservateurs, chercheurs, critiques... pas un n'arrive à la cheville du collectionneur. Ah! Mais... attends un peu. Il y a bien quelqu'un qui peut rester encore plus longtemps que lui devant une belle pièce. Et qui donc? Mais le surveillant de musée, voyons!

Comme elle regardait le tableau, une vieille conversation s'était soudainement rappelée à son esprit. Il pouvait lui arriver de se remémorer ainsi un banal échange remontant à plus d'une décennie, de manière abrupte et pourtant très précise. Cela arrivait brusquement, sans aucun lien de causalité. Notamment lorsqu'elle se concentrait sur une toile.

Les deux mains croisées dans son dos, un vieillard observait fixement l'El Greco. Après avoir laissé échapper un énorme bâillement nonchalant en direction du tableau, il se dirigea vers la galerie adjacente en s'efforçant d'éviter le regard de la surveillante.

Orié consulta sa montre. 10 h 40. Elles ne devraient pas tarder, se dit-elle, quand le tumulte qu'elle présentait commença tout à coup à monter de la salle n° 1. Des ricanements, des causeries passionnées. Des voix de jeunes filles. Celles de femmes adultes leur intimant tout bas de faire silence. Orié avait compris

sans même l'entrevoir qu'une classe de lycéennes venait d'arriver avec ses enseignantes.

Les groupes scolaires nécessitaient l'attention la plus soutenue. Aucun enfant ne se serait permis de toucher aux œuvres, mais cela n'empêchait pas un certain nombre d'entre eux de faire les fous dans l'enceinte du musée, pénalisant ainsi les visiteurs désireux d'admirer les œuvres au calme. Il arrivait d'ailleurs souvent qu'un écolier se fasse directement rappeler à l'ordre par un visiteur si l'agent chargé de surveiller la salle avait manqué à sa fonction.

Quand une visite groupée était prévue dans la journée, la direction prévenait le personnel surveillant lors de la réunion matinale. Nombre de personnes, horaire de passage, type de groupe : ces informations détaillées permettaient aux agents d'ajuster en conséquence leur niveau de vigilance. Leur travail consistait à faire en sorte que le public puisse profiter des œuvres dans le calme approprié et de la manière la plus satisfaisante possible. Il ne s'agissait ni de servir de guide aux visiteurs, ni de leur livrer d'explications précises, même s'ils devaient suffisamment connaître les œuvres pour pouvoir donner le nom de l'auteur ou la date d'un tableau. Savoir indiquer l'emplacement des toilettes ou de la boutique relevait également de leurs fonctions, tout comme la gestion des personnes mal portantes, des nourrissons en pleurs et des enfants perdus. A moins d'un événement d'importance, il était hors de question de quitter son poste. Si une urgence se présentait, il fallait contacter la sécurité ou la direction au moyen du talkie-walkie disposé près de son siège. Le surveillant de musée n'était pas là pour les visiteurs, mais pour la protection des œuvres et de leur environnement. Le pire scénario était qu'un acte

de vandalisme soit commis alors qu'il s'était éloigné de son poste, même un bref instant. Ce qu'il devait surveiller durant son temps de travail, et de toute son attention, ce n'étaient pas les personnes – mais les œuvres et leur périmètre. Point.

C'est pourquoi Orié trouvait un sens à cette idée selon laquelle le surveillant de musée était celui qui passait le plus de temps devant les œuvres d'art. Ces paroles, auxquelles elle ne pensait jamais d'ordinaire, l'encourageaient en silence lorsqu'elles jaillissaient quelquefois au fond d'elle-même. Même si elle ne devait jamais revoir celui qui les avait prononcées...

Le vacarme des bruits de pas s'était entre-temps rapproché. Entre deux ricanements, Orié entendit les enseignantes exhorter leurs élèves au silence. Elle reporta toute son attention sur l'accès à la salle d'exposition.

Rubans de soie d'un vert profond sur marinières bleu marine : les élèves du lycée pour filles Shirasagi firent leur apparition dans la tenue officielle de leur établissement. Un cortège de vingt-trois personnes, dont deux professeurs. Comme la plupart des lycéens, les jeunes filles ne montraient aucun intérêt pour ces peintures religieuses antédiluviennes : quand elles ne bâillaient pas, elles papotaient à voix basse, les bras croisés. Renonçant à les sermonner, l'une des deux enseignantes entama ses explications en ces termes :

« Voici *L'Annonciation* d'El Greco. Savez-vous de quel pays était originaire ce peintre ? Non ? Il était espagnol. Ce tableau aurait été achevé en 1603, ce qui fait donc aujourd'hui quatre cents ans. Pouvoir voir de ses yeux une œuvre aussi ancienne... vous ne trouvez pas ça génial ? »

Peut-être tentait-elle d'éveiller l'attention de ses élèves, mais elle employait pour ce faire un ton singulièrement familier. Quelques filles entraînées par son discours dirigèrent leur regard vers la toile. Les sentiments mitigés qui avaient gagné Orié en écoutant les propos de l'enseignante laissèrent progressivement place à une impression plus positive.

El Greco était grec ; il s'est installé à l'âge de trente-six ans en Espagne, où il a passé le reste de son existence. C'est une erreur de le prétendre espagnol : il convient de délivrer aux élèves des informations correctes. Ceci dit, on peut en effet trouver « génial » qu'un tableau réalisé il y a quatre siècles s'offre ici et maintenant à nos regards. Il n'y a en tout et pour tout que deux œuvres d'El Greco visibles au Japon. L'une ici, l'autre au Musée national d'art occidental de Tôkyô. Par son thème, son envergure, sa composition, son état de conservation, cette Annonciation présente à tous points de vue un degré de perfection justifiant son surnom de « joyau » de ce musée. Oui, pour les Japonais, c'est un miracle de pouvoir contempler cette toile en ces lieux. J'aurais préféré que vous appreniez aux élèves comment le musée s'était procuré ce bijou, mais je ne peux qu'être d'accord avec vous : c'est vraiment « génial » de pouvoir le voir ici.

Les réactions des lycéennes étaient disparates. Certaines fixaient la toile, hébétées, d'autres s'occupaient de leurs ongles, le reste de la classe continuait à bavarder d'une voix feutrée. Orié, saisissant un furtif éclat de lumière à la périphérie de son regard, tourna soudain la tête vers l'entrée de la salle. Une autre élève en uniforme venait d'arriver, nettement en retard sur ses camarades. Elle verrouilla son regard sur la jeune fille. Cette lumière qu'elle avait perçue à l'instant où

la lycéenne avait fait son entrée venait de l'éblouissant châtain clair de ses cheveux.

L'abondante et lumineuse chevelure, d'un lustre naturel et d'une souplesse qui écartaient toute idée de teinture, encadrait un petit visage aux traits d'ascendance occidentale. Une splendide crinière, qui ne s'accordait guère avec sa marinière. Orie n'avait pas été la seule à remarquer la jeune fille : plusieurs visiteurs entrés sur ses pas avaient tourné leur regard vers elle avant de le porter vers l'El Greco. Elle ne passait pas inaperçue.

Tout à coup, la surveillante s'approcha d'un pas ferme de la retardataire. Celle-ci était en train d'ouvrir à la dérobée le poudrier qu'elle venait de sortir de sa poche.

« Il est interdit de boire et de manger dans l'enceinte du musée. Votre professeur ne vous l'a donc pas précisé avant de venir ? »

La lycéenne leva les yeux et dévisagea Orie. Ses iris brun clair, en réverbérant la lumière de la salle d'exposition, miroitaient de tous leurs feux. Aucune expression dans son regard. Aucune trace de surprise, ni même de crainte.

« Excusez-moi ! Est-ce qu'il y a un problème ? » demanda l'une des enseignantes, les ayant remarquées de sa place près de la toile d'El Greco.

Sans lui répondre, Orie poursuivit en direction de l'élève :

« Vous mâchez un chewing-gum, n'est-ce pas ? Auriez-vous l'obligeance de le recracher tout de suite ? Ici... »

Et elle lui présenta le mouchoir qu'elle avait tiré de sa poche de veste et déplié au creux de sa main. La jeune fille y laissa tomber un instant son regard,

puis avala sans attendre quelque chose dans un discret bruit de déglutition.

« J'mâche rien du tout. »

Elle ouvrit la bouche et en présenta l'intérieur à Orié, mouvant sa langue rose pâle en deux ou trois cercles, telle une créature vivante.

« Dis donc, mais qu'est-ce que tu fais? Quel manque de politesse! » s'écria son professeur en se précipitant à ses côtés.

Mais la jeune fille au ricanement sardonique avait déjà tourné les talons vers la sortie sans accorder un seul regard au tableau d'El Greco.

Le Musée d'art Ohara où travaillait Orié était connu depuis fort longtemps dans la région du Chûgoku pour sa collection d'art occidental, l'une des plus belles du Japon. Après avoir fait fortune avec les filatures qu'il dirigeait depuis la fin du XIX^e siècle, le grand collectionneur d'art Ohara Magosaburô avait entrepris de soutenir financièrement le voyage en Europe de son ami, le peintre Kojima Torajirô, qu'il avait chargé de collecter pour lui des œuvres d'art européen tout en poursuivant ses propres activités artistiques. Cet ensemble de peintures – dont *L'Annonciation* – formait aujourd'hui le cœur de la collection du musée Ohara. On racontait que lorsqu'il avait découvert ce tableau chez un galeriste parisien, Torajirô avait immédiatement expédié à son ami un cliché de l'œuvre en lui réclamant les fonds pour se porter acquéreur.

Tout ceci remontait à 1922, mais Orié, lorsqu'elle se tenait devant cette toile, ne manquait jamais de l'imaginer sur les murs d'une galerie sombre du Paris d'il y a soixante-dix-huit ans. Et de se sentir redevable

de la perspicacité du peintre oriental qui s'était aventuré là par le plus grand des hasards.

Oui... la rencontre avec une œuvre d'art repose vraiment sur le hasard et le flair.

Il ne faut compter que sur le hasard pour voir surgir une œuvre exceptionnelle et d'une grande rareté sur le marché. Qu'il cherche à obtenir des liquidités ou à réunir des fonds pour acquérir d'autres toiles, un propriétaire ne confie jamais un tableau à une galerie ou une maison d'enchères de manière programmée. A moins de lui rendre visite au moment opportun, lorsqu'il doit satisfaire à un besoin urgent de liquidités, les toiles tombées entre les mains d'un collectionneur ne reparaisent pratiquement jamais. Sauf s'il consent par caprice à voir son œuvre exposée. Les collections privées sont destinées à être admirées de façon exclusive par leurs propriétaires, à les satisfaire du simple plaisir de les posséder. C'est ce que l'on appelle la « psychologie du collectionneur ». Les plus extrêmes d'entre eux refusent que leur collection soit revendue ou présentée au public, non seulement avant leur mort, mais même bien après. A l'époque de la bulle économique, un homme d'affaires s'était attiré un mépris planétaire en affirmant vouloir faire brûler ses Van Gogh avec lui s'il venait à disparaître. Mais ne s'agit-il pas, en vérité, de la volonté profonde de tout collectionneur ?

Quand une œuvre apparaît sur le marché, c'est le flair qui se montre alors décisif. Certains ne voient dans un tableau que l'identité de son auteur et la date d'exécution. Mais tout artiste de renom a un jour signé des œuvres imparfaites, des œuvres parfois même qualifiées de médiocres. Il est tout aussi dangereux de s'en tenir à la date. La période majeure d'un artiste célèbre est généralement

brève, et le nombre de toiles produites dans ce laps de temps, limitée. Les tableaux que l'on suppose avoir été peints au cours de ces périodes d'apogée présentent donc toujours le risque d'être des contrefaçons. Celui qui regarde une de ces œuvres possède-t-il un œil suffisamment acéré pour saisir sa force et son « atemporalité » sans fonder son jugement sur de simples indices tels que le nom du peintre ? Quant à celui qui s'est forgé un tel regard... a-t-il l'assise financière nécessaire pour l'acquérir ?

Le hasard, le flair, la fortune. Le destin des plus grands tableaux se joue sur ces trois éléments. Et c'est parce qu'elle a bénéficié de leur parfaite conjonction que L'Annonciation d'El Greco a pu entrer dans la collection du Musée Ohara et être aujourd'hui accrochée ici.

« Rien à faire, dit Yuriko à Orié sur le chemin qui les ramenait à la gare. Vous pouvez bien prendre n'importe quel chef-d'œuvre, il dépassera toujours l'entendement d'un élève de seconde. Pas une des filles de la visite n'a écouté quoi que ce soit des explications de leur prof...

— Est-ce que vous étiez comme elles, mademoiselle Momosaki, lorsque vous étiez lycéenne ?

— Oui, plus ou moins. On a visité le Musée Ohara une fois, mais ça m'a pas franchement passionnée. Moi, j'étais à fond sur ma Game Boy et les chanteuses du moment. C'était plutôt à Disneyland Tôkyô que je voulais aller ! Ça n'a pas trop changé, d'ailleurs... »

Yuriko se mit nonchalamment à rire. Orié fit de même.

« Mademoiselle Hayakawa, ajouta-t-elle, vous n'employez jamais le dialecte d'Okayama ? Vous parlez tellement bien que mademoiselle Mukaida se demandait si vous seriez pas de Tôkyô. Alors ? »

Orie ne se livrait pas vraiment à ses collègues de travail. Evoquer la vie qu'elle avait menée, même en termes simples, aurait paru présomptueux, et ça l'ennuyait d'entrer dans les détails.

« Je ne vivais pas au Japon durant mes années de lycée. »

Yuriko poussa un cri de surprise.

« Ah bon? Vous êtes donc une ancienne expatriée? »

— Ma foi, on peut dire ça comme ça, je suppose.

— Et alors, où viviez-vous, si ce n'est pas au Japon?

— Mmm... A Paris... Mais... »

A peine Orie avait-elle répondu, avec une pointe d'hésitation dans la voix, que Yuriko jeta de nouveau un cri.

« Ouaaaaah! La chance! Un rapport avec le travail de votre père? Vous devez savoir parler français, du coup? »

Orie sourit mais ne répondit pas. Yuriko continua durant un moment à répéter « la chance! » et finit par se taire, sa collègue ayant renoncé à relancer la conversation.

Du musée à l'artère animée qui rejoignait le parvis de la gare, un canal traversait doucement le quartier de Bikan. Sur la verte surface de l'eau se reflétait, inversée, l'image des murs blancs des bâtisses alignées le long des berges. Orie et Yuriko, marchant côte à côte, regardaient les branches vert tendre des saules se balancer au bord de l'eau, dans le vent crépusculaire. Parvenue à l'extrémité du canal, Yuriko reprit la parole :

« Au fait... y avait une sacrée belle fille, aujourd'hui, parmi les élèves du lycée Shirasagi. Cette petite aux jolis cheveux châtain clair, vous l'avez remarquée? »

Orie garda le silence. En désespoir de cause, Yuriko se tut de nouveau.

« Eh bien, je vous laisse ici, lança-t-elle une fois arrivée sur la grande rue Motomachi. A demain. »

Puis, après s'être légèrement inclinée pour saluer sa collègue, elle disparut à pas pressés dans la direction opposée à la gare. D'ordinaire, elle accompagnait Orie jusqu'à l'entrée de la gare. Sans doute son mutisme l'avait-il quelque peu indisposée.

Orie haussa imperceptiblement les épaules en soupirant.

J'ai toujours été comme ça. A empêcher les autres de franchir cette ligne entre eux et moi. C'était déjà le cas à Paris, quand j'étais au lycée. Bien sûr, mon français limitait la communication, les premiers temps... mais il n'empêche que je n'ai jamais ouvert mon cœur à mes camarades de classe. Seulement aux œuvres d'art. Il suffisait de mettre le nez dehors pour trouver des musées et des chefs-d'œuvre partout dans la ville. De Vinci et David, Monet et Picasso ont été pour moi d'irremplaçables amis, toujours prêts à dialoguer avec moi.

Mes très chers amis. J'ai voulu mieux vous connaître...

Depuis la gare de Kurashiki, Orie empruntait d'habitude la ligne San'yô et descendait au deuxième arrêt, celui de Niwase. Elle habitait dans un quartier résidentiel à dix minutes de marche de la gare.

« Me revoilà... » dit-elle en ouvrant la porte d'entrée. Comme une réponse était montée de la cuisine, elle se dirigea vers la pièce emplies d'odeurs de soupe de miso et d'humidité.

« Sanae est venue te rendre visite, aujourd'hui? demanda sa mère, penchée au-dessus de l'évier.

— Oui, soupira Orié. Elle s'est comportée de manière odieuse. Je lui avais pourtant bien répété avant de partir qu'il était formellement interdit de boire et de manger dans le musée. Et qu'est-ce qu'elle a fait ? Elle mastiquait un chewing-gum... »

Un petit rire étouffé secoua les épaules de la grand-mère.

« Ma foi, c'est l'âge ! Toi aussi, tu as été jeune... »

— Mais je n'ai jamais mâché de chewing-gum dans l'enceinte d'un musée ! Je savais au moins me tenir, quand j'y allais...

— Et tu disais vouloir épouser Picasso, tu te souviens ? Quelle surprise pour ton père... Jamais je n'oublierai son visage ahuri ! »

Lorsque la vieille dame se retourna, un doux sourire flottait sur ses lèvres. Elle le présentait toujours à sa fille quand celle-ci rentrait de l'école ou du travail, tandis qu'elle-même s'affairait à la cuisine. Cela faisait longtemps que ce sourire protégeait et soutenait Orié.

Jamais sa mère ne s'était effondrée, même quand son père avait trouvé la mort dans un accident. C'était avec ce sourire qu'elle avait reçu les condoléances d'usage aux funérailles. Même lorsqu'elle était retournée vivre dans sa région natale d'Okayama en laissant sa fille unique étudier à Paris. C'était en agitant la main qu'elle était partie, ce sourire rivé aux lèvres. Et même lorsqu'Orié avait pris la décision de revenir à Okayama, enceinte, et de mettre son enfant au monde toute seule. Sa mère l'avait serrée dans ses bras, sans lui poser de question, en souriant. Elle n'avait versé de larmes qu'en une seule occasion : à la naissance de sa petite-fille Sanae. Orié avait été la première à pleurer. Tout ce qu'elle avait accumulé

jusqu-là s'était échappé d'elle à l'instant où le bébé était né. En entendant ses cris si pleins de vie, elle avait fondu en larmes comme si un cordon étroitement noué venait en douceur de se défaire. Puis sa mère s'était à son tour mise à pleurer en étreignant sa fille en sanglots. Il ne s'agissait pas de larmes de tristesse. Les larmes maternelles qui s'étaient écrasées une à une sur les joues d'Orie, c'était de l'amour.

Depuis, seize années s'étaient écoulées.

La porte du vestibule bruyamment claquée fit vibrer les murs de la cuisine ; le vieux pavillon se faisait moins solide, par endroits. La grand-mère lança quelques mots en direction du couloir. Pas de réponse, mais l'écho d'une cavalcade de pas grimpant les escaliers. Les choses ne se passaient jamais autrement, quand Sanae rentrait à la maison. Après les événements de la journée, Orie quitta la cuisine en colère.

A l'étage, de la pop japonaise se déversait à plein volume depuis la chambre de sa fille.

« Baisse le son ! » vociféra-t-elle en ouvrant la porte.

Les cheveux châtain clair virevoltèrent brusquement comme le petit visage au teint clair se retournait. Des yeux inexpressifs. Les mêmes qu'au musée. Orie s'avança à grandes enjambées et coupa l'alimentation du lecteur de CD.

« Arrête. Tu incommodes le voisinage. La dernière fois, madame Namba est venue se plaindre.

— J'étais pas au courant... murmura Sanae en détournant les yeux.

— Peu importe. C'est toujours mamie qui paie les pots cassés. N'oublie pas que cette maison est à l'origine la sienne. S'il y a bien quelqu'un ici que les voisins regarderont de travers, c'est elle. Compris ? »

Sanae garda le silence, la figure toujours aussi inexpressive. Ori ne pouvait supporter l'impassibilité du visage de sa fille, vierge de tout sourire, comme de colère.

« Descends, le dîner est prêt », dit-elle en évitant le regard de Sanae.

Alors qu'elle s'apprêtait à sortir, l'écho glacial de la voix de sa fille résonna à travers la pièce.

« C'est de ta faute si la vieille Namba dit du mal de mamie. Tu veux savoir ce qu'elle a dit, une fois? "La fille Hayakawa, elle est rentrée au bercail enceinte, pour accoucher d'une métisse sans père. Quel toupet!" »

Après s'être figée sur place comme si des barbelés rattachaient ses pieds au sol, Ori comprit qu'il s'agissait d'un mensonge. Une histoire inventée de toutes pièces par Sanae. Même la plus venimeuse des voisines ne raconterait pas de telles choses à une lycéenne.

« Ça suffit! fit-elle d'une voix tremblante, jugulant tant bien que mal sa colère sur le point d'exploser. Je ne tolérerai pas que tu répètes ces bêtises à mamie.

— Pourquoi je lui dirais... »

De son regard de glace, la fille soutint le regard de feu de sa mère.

Dis, Sanae, comment ta maman a fait pour tomber enceinte alors qu'elle était pas mariée? Il est où, ton papa?

En dernière année d'école primaire, Etsuko, la fille des voisins, avait interrogé Sanae en ces termes après avoir entendu les racontars colportés par sa famille. Sous ses airs innocents, elle avait cette méchanceté typique des filles de son âge. Sanae n'avait pas de père depuis sa naissance, et sa mère ne lui avait rien appris à ce sujet. Elle n'avait donc rien su répondre à Etsuko.

Orie et sa famille étaient isolées, dans cette petite ville de province. Cette solitude avait initialement commencé avec la jalousie du voisinage envers la mère d'Orie, que la vie avait un peu trop largement favorisée au départ. Après avoir été l'une des meilleures élèves de son département, elle avait poursuivi ses études dans une prestigieuse université pour filles de Tôkyô, décrochant son diplôme avec des résultats de haut vol. Une fois recrutée par une grande maison de commerce, elle avait épousé l'un des employés modèles de l'entreprise, et vécu au gré des mutations de son mari dans des appartements de standing à New York et Paris. Sa fille unique Orie avait vu le jour et grandi aux Etats-Unis. Maîtrisant sans difficulté l'anglais comme le français, la petite avait manifesté depuis son plus jeune âge un profond intérêt pour les musées. Après l'obtention de son baccalauréat avec la meilleure moyenne de son lycée, cette passion des musées l'avait conduite à intégrer le cursus d'histoire de l'art d'une grande université parisienne.

Un époux aux commandes de la succursale française de sa société, une fille étudiante dans un établissement d'élite. Une vie saine, opulente et heureuse. Tout à fait le genre d'existence à faire des envieux.

Les choses avaient cependant changé du tout au tout quand le père s'était tué dans un accident.

Après avoir perdu son mari, la mère d'Orie avait regagné sa maison natale au Japon pour s'occuper de sa mère, seule et âgée. Le voisinage la réconfortait en apparence et se réjouissait en secret de son malheur : « Tout allait trop bien pour elle jusqu'ici... » On cancanait à ses dépens, on jalousait les sommes que les indemnités d'assurance et la pension compensatoire de veuvage lui avaient rapportées. « La voilà à

l'abri du besoin, avec le décès de son mari... » Plus tard, ce fut Orié qui vint vivre à son tour à Kurashiki, enceinte, mais célibataire. Pour ne rien arranger, la physionomie de l'enfant dont elle avait accouché laissait deviner les origines occidentales de son père. Les voisins ricanaient en colportant des médisances. La petite Sanae venait d'avoir cinq ans lorsque la vieille femme quitta ce monde, laissant derrière elle ces quelques mots : « Il aurait mieux valu que vous ne rentriez jamais au pays. »

Sanae grandit pour devenir une belle fillette sur laquelle on ne manquait pas de se retourner, ce qui aggrava son isolement. Les brimades se multiplièrent au cours de ses dernières années d'école primaire : quand on ne se moquait pas d'elle en la qualifiant de bâtarde, on lui tirait les cheveux en l'accusant de les teindre. Elle manqua même de subir des attouchements vers l'âge de douze ans, quand l'enseignant responsable de sa classe se prit d'une perverse affection pour elle. La petite avoua en tremblant à sa mère comment l'homme avait voulu la dévêtir. Orié, enflammée de colère, se rendit aussitôt à l'école primaire, mais la direction lui réserva un accueil aussi froid qu'un bloc de glace, prétendant obstinément que rien n'était arrivé. Elle ne put rien faire pour sa fille.

Depuis, Sanae avait durablement refermé son cœur, à sa mère comme au reste du monde. L'unique personne à laquelle il lui arrivait d'en entrouvrir la porte était sa grand-mère.

« Alors Sanae, c'est bon ? Mamie a fait elle-même ces croquettes de légumes. »

Sanae, Orié et sa mère étaient installées autour de la table. Si l'adolescente daignait s'y montrer, c'était bien pour sa gentille mamie. Malgré son isolement

et les cancans dont elle faisait l'objet, la vieille dame conservait toujours son imperturbable sourire. Une femme forte, et féminine. Orié savait que Sanae admirait sa grand-mère en secret, même si elle ne voulait pas l'avouer.

Que deviendrions-nous, Sanae et moi, si maman venait à disparaître? Seule sa présence me permet de maintenir ce lien fragile à ma fille. Sans elle, je ne parviendrais même pas à lui parler. Peut-être qu'elle ne voudrait plus revenir à la maison... et moi non plus. Pourquoi remettre les pieds dans un lieu pareil?

« Tu es allée au musée de maman, aujourd'hui, n'est-ce pas? Qu'as-tu préféré, comme tableau? »

Cette question détachée de la grand-mère, c'était en réalité celle qu'Orié désirait le plus ardemment poser. Mais une absence de réponse l'aurait tellement blessée qu'elle n'avait pas su la formuler. Et Sanae, en effet, ne répondit point. Sa mère ne laissa rien paraître, mais fut profondément désappointée.

Dire que cette enfant est capable de mastiquer du chewing-gum comme si de rien n'était devant un tableau d'El Greco. Capable de conserver un visage impassible devant mon « cher ami »...

Après le repas, Sanae remonta dans sa chambre sans prononcer un mot. Sa grand-mère lui porta les fraises et le thé qu'elle avait préparés pour elle sur un plateau. Plus de musique à plein volume. Lorsque la douce main de sa mère vint tapoter l'épaule d'Orié qui desservait la table et que celle-ci se retourna, la vieille femme lui tendit une carte postale en souriant.

« Regarde. C'est un cadeau pour moi. Son tableau préféré, semblerait-il. »

Après avoir essuyé ses mains sur son tablier, Orié laissa tomber ses yeux sur la carte.